

Robert Aulotte

ADRESSE INAUGURALE

Madame le Doyen, Monsieur le Recteur, Chers Collègues et Amis,

Par affection pour moi, Monsieur le professeur Kupisz a bien voulu me confier la présidence de ce troisième Colloque international de Łódź et m'inviter à prononcer la traditionnelle adresse inaugurale. Les règles du discours rhétorique - si puissant dans la vie du XVI^e siècle - veulent, aujourd'hui encore, que je remercie les autorités de l'Université de Łódź et tous ceux qui ont œuvré à la réalisation de ce colloque, que je les remercie de l'honneur qui, à travers ma personne, est fait à la France, à la Sorbonne, aux collègues des universités de Lyon, à nos amis Monsieur et Madame Berriot, foyer vivant de rayonnante culture. C'est bien volontiers que j'obéis, en ce moment, aux prescriptions de l'art rhétorique, parce que, dans une telle circonstance, il n'est, pour moi, d'autre rhétorique que la rhétorique du cœur, du cœur rempli de gratitude, du cœur profondément ému.

Emotion, d'abord, d'avoir le privilège d'ouvrir en Pologne, dans cette insigne Université de Łódź, la première des nombreuses manifestations culturelles qui, dans le monde entier, jusqu'à la fin de 1965, vont commémorer le quatrième centenaire de la mort de l'un de nos plus grands poètes, ce Pierre de Ronsard, qui se flattait d'origines danubiennes et que vous avez eu, ici, la délicate attention d'associer, dans un hommage commun, à l'une de vos plus pures gloires poétiques du XVI^e siècle, Jan Kochanowski.

Emotion encore, pour le citoyen du monde, du monde que je suis, pour moi qui, comme Montaigne, embrasse un Polonais aussi volontiers que mes compatriotes, de voir unis dans cette célé-

bration non seulement des spécialistes polonais et français, mais aussi une éminente collègue grecque, Madame Christodoulou (avec laquelle je me souviens d'avoir délicieusement déjeuné, un beau midi du mois de mai, sur l'aéroport international d'Athènes) et une non moins savante érudite japonaise, Madame Iagolnitzer, qui témoigne parmi nous du fervent intérêt que son dynamique pays porte (j'ai eu le plaisir de le constater sur place) aux études littéraires concernant notre humanisme français du XVI^e siècle.

Emotion, enfin, d'avoir entendu le professeur Kupisz affirmer sa conviction que, dans notre culte passionné de Ronsard et de Kochanowski, les personnes présentes ne sont pas seules ici, mais que, d'une certaine mystérieuse manière, sont là également nos collègues que leurs obligations ou la misère des temps ont empêché de faire le voyage, et même ces amis polonais que, pour paraphraser un vers de Ronsard, la Parque a récemment tués et qui, cendre, reposent: le malicieux abbé Gierczyński avec qui j'avais, tant de fois, cordialement discuté du scepticisme de Montaigne; la douce et toujours inquiète Grażyna Pękala, dont j'avais, à Varsovie, couronné la thèse sur l'auteur des *Essais* et qu'attiraient à la fois le zèle et la mystique de Saint François de Sales; Madame Lewicka, spécialiste avertie de notre théâtre profane préclassique et le vénéré professeur Brahmer, à qui rien de Pétrarque n'était étranger. On me pardonnera de les évoquer, après Monsieur Kupisz: c'est parce que je les revois tous dans ce Colloque de Varsovie sur le comique verbal, auquel nous avait conviés notre amie Madame Krystyna Kasprzyk. Le maître incontesté des études seiziémistes en France était encore parmi nous; il était alors avec nous, à la tête de notre délégation. V.-L. Saulnier n'avait guère, pourtant, le goût du voyage. Il n'avait pas comme son collègue seiziémiste à la Sorbonne la valise facile et le billet d'avion toujours prêt. Mais, pour la Pologne, il avait tenu à faire une exception, parce que, comme nous tous, il aimait votre pays. Le voilà maintenant, lui aussi, "sous la lame", mais toujours vivant, vibrant avec nous, par l'esprit qu'il nous a insufflé.

Comment dès lors, avec de tels intercesseurs, avec, dans cette salle, d'aussi éloquents orateurs douter que notre Colloque connaisse le plein succès qu'il mérite?

Tel Plutarque, vous avez, cher Monsieur Kupisz, ressuscité devant nous *Les vies parallèles* de nos deux héros de la poésie. Que dire, après vous qui ne soit plate paraphrase, redondante reprise? Vaut-il, par exemple, la peine de relever que, sur certains points, vous auriez pu accentuer encore les rapprochements. A la différence de Ronsard, Kochanowski, avez-vous dit, a su, s'arrachant aux entraves d'une aliénante vie mondaine, goûter, à l'écart, les charmes d'une vie indépendante. Ronsard, je crois, a tenté d'agir de même: dès 1569, il se retire de plus en plus souvent, pour des séjours de plus en plus longs, dans son prieuré de Saint-Cosme-en-l'île, loin d'une vie de cour qui lui était odieuse et sur laquelle il faisait même au Louvre, devant Hélène de Surgères, "sa plainte coutumière".

Dans Votre riche exposé, je préfère relever quelques remarques qui ont retenu particulièrement mon attention et, sans nul doute, notre intérêt. Les traducteurs polonais de Ronsard ne se sont - vous l'avez noté - préoccupés que des formes lyriques, odes et sonnets: ce fut là, me semble-t-il, jusqu'aux dernières décennies, la position habituelle de presque toute la critique ronsardienne, qui ne s'attache que, depuis peu, à tout ce qu'a de grand la poésie scientifique, comique, philosophique de l'auteur des *Hymnes*.

Je vous sais gré, aussi, d'avoir mis en relief l'influence, pendant le séjour de Kochanowski auprès des Padouans, de cet humaniste extraordinaire que fut l'italien Robortello. Même si vous croyez davantage à une empreinte, sur Kochanowski, de Tomitano, reste qu'il était bon de mentionner, dans les repères biographiques de Kochanowski, ce Robortello, à qui doit tant, par exemple, la diffusion à la Renaissance de la théorie aristotélicienne du théâtre.

Et, puisque je parle du théâtre, je rappelle que vous avez justement signalé que Ronsard ne nous avait pas laissé de tragédies. C'est vrai et il faut rendre à Jodelle ce qui est à Jodelle, *La Cléopâtre captive*. Mais Ronsard n'est pas indifférent au théâtre: il a peut-être traduit *Le Plutus* d'Aristophane et il nous confie lui-même qu'il songeait à obtenir un jour le prix du bouc, c'est à dire de la tragédie.

Je m'arrête. Vous nous avez savamment, de façon fort agré-

able, promené du salon parisien des Morel à Cracovie, de Coqueret en Italie, où Ronsard, à la différence de Kochanowski, à la différence de Du Bellay, et de tant d'autres écrivains français du XVI^e siècle, n'est jamais allé. Peut-être parce qu'il ne voulait pas mettre à l'épreuve la solidité des ponts de Lyon; peut-être parce qu'il redoutait les rigueurs du passage par les Grisons. Quant à nous, qui avons affronté les périls du voyage par train entre Varsovie et Łódź, nous voici dans cette bonne ville, bien introduits par votre substantiel exposé et par le stimulant article de Madame Kasprzyk sur *Ronsard en Pologne*. Avec ces deux guides polonais si sûrs, *nunc in rem intrandum est*.

Je déclare donc le Colloque ouvert. Dans la ville de la barque, je lui souhaite "bon vent", harmonieuse et brillante réussite.